

# Un curieux protégé de Mgr d'Inguibert : l'ex-jésuite François-Etienne Labelonie, dit Falconnet de la Bellonie (1720-1750)

---

Un professeur agrégé des Lettres habitant la région parisienne et préparant une thèse de doctorat sur *La réhabilitation de la nature humaine de 1700 à 1750* » publiait, au début de l'an dernier, une étude fort nourrie sur *La Théorie des climats: des Réflexions critiques* [de l'Abbé Du Bos, en 1719] à *L'Esprit des Loix* [de Montesquieu, en 1748] (1). Ses recherches l'avaient amené à consulter à la Bibliothèque Nationale un ouvrage anonyme en trois petits tomes in-12, non coupés, au titre bizarre : *La Psycantropie, ou Nouvelle théorie de l'Homme*, édité à Avignon, chez Louis Chambeau, imprimeur-libraire, près la Place St-Didier, avec permission des Supérieurs, et portant la date de 1748.

Les initiales F. D. L. B. mises au bas de l'Épître dédicatoire « A Monseigneur D[om] Malachie d'Inguibert, archevêque, évêque de Carpentras » avaient sans doute permis à certains de ses contemporains de percer facilement l'anonymat, tout relatif, derrière lequel se cachaient la modestie, ou la prudence, de l'auteur. Car cinq ans après, à propos d'une édition du même ouvrage mise en vente chez David le Jeune, Quai des Augustins, à Paris, et où n'apparaissait plus que le second titre *Nouvelle théorie de l'Homme*, « en faisant voir

---

(1) Articles de M. Roger Mercier parus dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 53e année, n° 1, janvier-mars 1953, pp. 17-37, et n° 2, avril-juin 1953, pp. 159-174.

l'année 1753 en frontispice », les *Mémoires de Trévoux* (1) montraient leur perspicacité en avançant que « l'Auteur étoit, ce semble, un M. Falconet [sic] de la Bellonie, qui avoit aussi commencé, à Carpentras, un livre périodique, dont on n'a qu'un tome. Comme cet Ecrivain est mort, il y a quelques années, ajoutaient-ils, on doit supposer que la *Nouvelle théorie* qu'on nous donne s'annonce sous une date trop récente » (2).

L'indication des *Mémoires de Trévoux* a suffi vraisemblablement aux bibliographes ultérieurs, comme Quérard (3) et Barbier (4), et partant aux catalographes de la Bibliothèque Nationale, pour identifier l'auteur anonyme de *La Psycantropie* dont M. Roger Mercier a pu ainsi retrouver l'exemplaire (non coupé !) de l'édition avignonnaise seule indiquée dans le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, à l'article Falconnet de La Bellonie (5).

Mais en dehors de ce livre et de la note des *Mémoires de Trévoux*, M. Roger Mercier avouait, dans le savant article précité (6), n'avoir « découvert aucun renseignement » sur la personnalité de l'auteur (7). Il n'a pu parvenir non plus à identifier le titre du « livre périodique commencé à Carpentras » que le journal des Jésuites attribuait à ce « Falconnet de la Bellonie » (8). Tout au plus, M. Mercier a-t-il cru, judicieusement, pouvoir déduire, « d'après l'appartenance avec permission des supérieurs » figurant sous la date de la page de titre de *La Psycantropie*, que son auteur « semble avoir appartenu à un ordre religieux ». Cette pénurie d'information était d'autant plus regrettable que, parmi les partisans de la « théorie des climats » au XVIII<sup>e</sup> siècle, « la palme de l'originalité en ce domaine doit être réservée » à l'auteur de *La*

---

(1) Juillet 1753, pp. 1698-1699.

(2) Nous n'avons pas trouvé d'autre mention de cette édition de 1753, qui manque, en particulier, à la Bibliothèque Nationale.

(3) J.-M. Quérard, *La France littéraire*, t. III (1829), p. 61.

(4) Ant.-Alex. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, 3<sup>e</sup> éd., t. III (1875), col. 1105.

(5) T. XLIX (1912), col. 588-589. Falconnet y est écrit avec deux n. L'exemplaire porte la cote : R. 13315-13317. Falconnet de La Bellonie n'est pas cité par Brunet.

(6) *Rev. d'Hist. littér. de la Fr.*, janvier-mars 1953, p. 30 note 7.

(7) M. Mercier a constaté en particulier que « son nom ne figure pas dans *l'Histoire des hommes illustres de Provence* (par Achard). »

(8) « Ce journal, écrit-il, n'est mentionné ni par Hatin dans la *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, ni par J. Liabastres, dans son *Histoire de Carpentras, ancienne capitale du Comté Venaissin*, Carpentras, 1891.

*Psycantropie* précisément, selon M. Mercier qui soulignait tout l'intérêt de l'ouvrage (1).

La lecture de cet article m'a naturellement incité à entreprendre à mon tour quelques recherches sur un personnage aussi énigmatique et à en envoyer les premiers résultats à la Rédaction de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* qui a bien voulu les résumer dans son numéro de juillet-septembre 1953, sous le titre : *Quelques précisions sur Falconet de La Bellonie* (2). J'ai pu compléter, depuis, ces renseignements, grâce à l'aimable concours de M. de Font-Réaulx, archiviste-en-chef du Vaucluse, et de M. Dargaud, sous-archiviste de l'Allier. Et c'est le dernier état de mes recherches que j'ai le plaisir de donner modestement ici.

\* \* \*

S'il avait pu pousser plus avant ses investigations, M. Mercier n'aurait pas manqué d'être conduit à feuilleter un répertoire bien connu des érudits comtadins et provençaux, le *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse* paru à Carpentras en 1841, œuvre en deux tomes du Docteur Casimir-François-Henri Barjavel, qui réunissant tous les talents, médecin, agronome, musicien, poète, philologue, historien, collectionneur, bibliophile, fut de plus maire de sa ville natale et bienfaiteur insigne de la Bibliothèque Inguimbertaine à laquelle il légua intégralement livres et collections, à sa mort en 1868. Il y aurait trouvé (3) une notice consacrée précisément à « Falconet [avec un seul n] de La Bellonie ». Toutefois cette notice, qui contient des détails véridiques, l'aurait induit en erreur sur un certain nombre de points, en raison de la valeur très inégale de sources peu sûres dont Barjavel n'a d'ailleurs pas donné malheureusement l'origine. M. Mercier y aurait appris en tout cas le titre exact de la feuille périodique imprimée à Carpentras et publiée par F. D. L. B. en 1748 « en 2 volumes in-12 : *Essai sur l'histoire de la littérature et de l'esprit humain* ». Bar-

---

(1) *Loc. cit.*, pp. 30-31.

(2) *Rev. d'Hist. littér. de la France*, 53e année, n° 3, juillet-septembre 1953, p. 398.

(3) Tome I, pp. 472-473. Un erratum (à la fin du t. II) corrige l'orthographe de Falconnet (avec deux n).

javel avait sans doute tiré cette précieuse indication du catalogue manuscrit des livres de François-Régis-Charles-Joseph Cottier (1). Ce Catalogue établi le 2 mai 1817 (2), et classé maintenant parmi les manuscrits de la Bibliothèque Inguimbertaine, mentionnait bien, en effet, « deux volumes » pour le périodique de Falconnet, alors que les *Mémoires de Trévoux* de 1753 n'en avaient signalé « qu'un tome » et que Barjavel lui-même, dans sa propre bibliothèque léguée ensuite à celle de la Ville de Carpentras ne possédait qu'un exemplaire (d'ailleurs incomplet) du seul tome premier (3). Mais le rédacteur du Catalogue des livres de Cottier, en revanche, supposait à « Falconet de la Bellonie » le prénom de « Camille » et lui attribuait aussi à tort une *Dissertation historique et critique sur ce que les anciens ont pensé de l'aimant*, le confondant manifestement avec son aîné et homonyme Camille Falconet, médecin et littérateur, né à Lyon en 1671 et mort à Paris en 1762 (4). Cette erreur est répétée par Barjavel dans la notice de l'édition de 1841 de son *Dictionnaire* Du moins sur *La Psycantropie* Barjavel n'a-t-il pas commis d'inexactitude, ayant pu consulter l'exemplaire conservé dans le fonds ancien de la Bibliothèque Inguimbertaine (5), avant de trouver à acquérir pour lui-même, en 1862, un autre

---

(1) « Né à Carpentras en 1749, docteur en droit, avocat, vice-président de la Chambre apostolique, lieutenant du Recteur du Comtat, avocat général du Pape dans le Venaissin, juge au Tribunal de Carpentras en l'an VII, ensuite conseiller à la Cour d'appel de Nîmes, historien de Carpentras et de l'enclave pontificale, mort à Carpentras en 1822 » (Robert Caillet, *Carpentras et le Comtat-Venaissin*, Carpentras, Impr. Batailler, 1949, p. 40).

(2) Aujourd'hui manuscrit n° 1258 de la Bibl. de Carpentras, f. 118 vo.

(3) Barjavel, contrairement à son habitude, n'y a pas mentionné la date d'acquisition (antérieure à juillet 1859, voir *infra* p. 174 n. 14). Sur la page de garde, en face du titre, il s'est contenté de noter : « par Falconnet de la Bellonie, résidant pour lors à Carpentras où D'Inguibert le protégeait ». Ce volume, broché, en mauvais état, incomplet des pp. 29-30, 151 à 170, 199 à 218 et 367 à 386, porte le n° C. 2871 Barj. Quant au fonds ancien de la Bibl. Inguimbertaine, son catalogue ne mentionne nulle part l'*Essai sur l'histoire de la littérature et de l'esprit humain* de F. D. L. B., qui ne se trouve pas non plus au Musée Calvet d'Avignon.

(4) Le même sans doute que ce Falconet qui possédait « un Recueil de près de 1000 Lettres du fameux M. de Peiresc », au dire de l'érudite carpentrassien Joseph de Bimar de La Batie (1703-1742) dans une lettre qu'il adressait à l'Abbé Laurent Le Clerc (fils du graveur Sébastien I Le Clerc), en date du 7 février 1736, éditée par l'Abbé d'Artigny dans ses *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, t. V (1752), pp. 385-388, citée par C.-F.-H. Barjavel dans son édition du *Mémoire historique sur la vie et les écrits de Dom M. d'Inguibert... par l'Abbé J.-D. Fabre-de-Saint-Véran...* Carpentras, 1859 (tiré à 57 ex.), pp. 138 et 194.

(5) Sur l'exemplaire de *La Psycantropie* édition avignonnaise reliée en un volume et toujours classé sous la cote E. 600, on a ajouté à la main, au-dessous du titre : « par Mons. Falconnet de la Bellonie ».

exemplaire de cet ouvrage, entré également depuis à la Bibliothèque de Carpentras (1).

Là où les renseignements de Barjavel redeviennent fort suspects, faute de nous permettre de vérifier ses sources (2), c'est lorsque, voulant retracer la biographie de Falconnet, il se fait l'écho de traditions (orales ?) incontrôlées auxquelles il semble du reste n'ajouter lui-même — et non sans raison — qu'une foi très relative.

« Né à Paris ou dans les environs [Falconet, selon lui], était encore jeune lorsque des malheurs l'obligèrent de se réfugier à Carpentras où l'évêque d'Inguibert le protégea d'une manière particulière... Il n'est pas facile, écrit plus loin Barjavel, de dire d'une manière précise ce que devint Falconnet, après la publication des ouvrages précités. Selon quelques versions, il serait décédé à Carpentras vers 1752 (date que ne confirment point, ajoute-t-il, les registres de l'état-civil) (3) et y aurait composé (outre les productions sus-énoncées) un sonnet en l'honneur du prélat son protecteur (4), et plusieurs noëls dont il ne reste que deux (l'un intitulé *Dialogue d'un ange et d'un berger*, en français et en patois, l'autre *Le Martyre des SS. Innocents*, en français), qui ont été insérés dans deux éditions de noëls imprimés dans la ville susdite (18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles). On ajoute qu'il y était maître de danse, profession à laquelle il dut renoncer par convenance, vû ses relations avec l'évêque. On raconte que d'Inguibert ayant exigé de lui un sacrifice avec l'assurance qu'il l'en dédommagerait, et cette promesse paraissant avoir été oubliée, Falconnet crut devoir la rappeler à qui de droit : *Où avez-vous lu*, lui dit en riant le prélat, *que promettre et tenir sont une seule*

---

(1) A la fin du premier volume de l'exemplaire de Barjavel (relié en 3 vol. avec la cote n° 2872), on lit cette note de sa main « acheté le 29 août 1862 à Carpentras sur le marché (de Louis Dubrois, place Pignotte, 2, à Avignon) les 3 vol. 1 fr. 50 c. » La Bibl. Inguimb. a acquis, depuis, un troisième exemplaire (n° 13.284) qui appartient à un Dr Rolland. Le Musée Calvet possède aussi un ex. de la *Bycämptropie* (S. 540 B.)

(2) Le manuscrit autographe du *Dictionnaire* de Barjavel (ms. n° 1221 de la Bibl. de Carpentras) ne contient, en effet, à l'article « Falconnet de La Bellonie », aucune indication supplémentaire par rapport au texte imprimé en 1841.

(3) Et pour cause, nous le verrons plus loin.

(4) S'il a existé, nous n'avons pas encore retrouvé ce sonnet ni les noëls que Barjavel semblerait pourtant avoir vus ! Mais n'a-t-il pas fait, là aussi, confusion, par homonymie, avec un autre Falconnet ? Car F. de La B. ne paraît pas avoir appris le patois provençal (non plus que le patois franco-provençal voisin de son Bourbonnais natal ?) et manifeste au moins en un endroit de sa « feuille » littéraire un dédain certain pour les provincialismes (*Essai...*, II, 132) et ce qu'il appelle « l'éloquence villageoise ».

et même chose ? — Dans le dictionnaire des honnêtes gens, réparti Falconet. Cette réponse heureuse lui valut, dit-on, une pension qui fut payée jusqu'à sa mort ».

Quoi qu'il en soit de cette dernière anecdote, il est sûr que Barjavel aurait apporté quelques précisions et rectifications à son texte, s'il avait eu le temps de réaliser avant sa mort la réédition qu'il avait préparée de son *Dictionnaire* biographique. Le manuscrit n° 1225 de la Bibliothèque de Carpentras où sont conservées ses notes en vue de cette refonte contient, en effet, sous l'enveloppe « Falconet de La Bellonie » (carton III), des fiches de sa main prouvant qu'il s'était rendu compte après coup de la confusion commise avec Camille Falconet. Cette enveloppe conserve surtout une lettre, suscitée par la lecture de son *Dictionnaire* de 1841, et dans laquelle un correspondant de Barjavel lui fournissait enfin une information incontestable sur le caractère et la brève carrière de notre personnage. Ce correspondant était François-Zénon Collombet, fécond historien et biographe lyonnais, et sa lettre est datée de Lyon, le 14 novembre 1852 (Collombet devait mourir un an plus tard).

Dans cette lettre précieuse qui m'a mis sur la voie des présentes recherches, l'érudit lyonnais exposait (1) qu'en rencontrant par hasard dans la Bibliothèque de sa ville l'*Essai sur l'histoire de la littérature et de l'esprit humain* de Falconnet de La Bellonie, il y avait « aperçu, vis-à-vis du titre, une page manuscrite, d'une belle plume et de la même main qui inscrivit le livre au catalogue des Jésuites [de Lyon], en 1759 ; ce doit être, présume-t-il, le P. Tolomas, qui fut bibliothécaire de la Compagnie, après le P. Jouve, et avant le P. Mengez. En tout cas voici la note : « Le Sieur Falconnet de la Bellonie, « ex-jésuite de la Province de Paris, cherchant du pain, s'avisait de s'ériger en auteur. Il débuta par un ouvrage physico-mathématique, et de plus moral, sur l'âme. C'est une misère. Il alla se gîter à Carpentras. Le produit de ces feuilles le fit vivre pendant une quinzaine de mois. La maladie sus-

---

(1) Barjavel a fait état des renseignements dûs à Collombet dans la note (1) de la page 97 des « autres additions et rectifications » de son édition de juillet 1859, tirée à 57 ex. (ex. n° 19 avec annotations de sa main à la Bibl. de Carp., n° 235 — Rés. B. 237) du *Mémoire historique sur... D. M. d'Inguibert... par l'abbé J.-D. Fabre-de-Saint-Véran...*, Carpentras, Typ. de L. Devillario. Il y cite un passage de l'*Essai*, I, 334-335.

« pendit ses travaux et son gain. Il se rendit à Avignon, où  
« il se vit bientôt au bout de ses finances ; et sa maladie ayant  
« empiré, on le porta à l'Hôpital. Il y mourut dans de grands  
« sentiments de piété et avec des regrets infinis de s'être jeté  
« dans une misère extrême, en manquant à la grâce de sa  
« vocation. Nos Jésuites d'Avignon le servirent dans sa der-  
« nière maladie, avec beaucoup de charité » (1).

\* \* \*

Voilà donc la silhouette morale de notre Falconnet qui se précise. L'auteur de *La Psycantropie* publiée à Avignon avec permission des supérieurs en 1748 était bien un religieux et même un jésuite, qui peut-être avait reçu la prêtrise, mais semblait se trouver en rupture de ban. Par ailleurs son séjour à Carpentras n'aurait pas dépassé une quinzaine de mois, avant qu'il ne vint faire une fin malheureuse, encore qu'édifiante par son repentir, à l'hôpital d'Avignon. Ces détails d'importance, M. Mercier aurait pu les obtenir facilement d'une autre source, témoignage imprimé qui vient confirmer et compléter celui du jésuite lyonnais. Le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* d'Antoine-Alexandre Barbier (2) contient, en effet, la note suivante :

« Falconnet, sorti des Jésuites, chercha en vain des res-  
« sources dans sa plume. Il fut employé quelque temps à la  
« rédaction du *Courrier d'Avignon* ; mais une humeur âcre  
« survenue aux jambes l'obligea de discontinuer. Il fut  
« transporté à l'hôpital d'Avignon, où il mourut vers 1751.  
« Il avait été camarade du P. Berthier, qui prit sa défense  
« dans le *Journal de Trévoux*. Il n'était ni sans esprit, ni sans  
« lumières, et ses mœurs étaient honnêtes ».

---

(1) Cette note qui figure toujours au verso du premier feuillet de garde du volume de l'*Essai* conservé à la Bibliothèque Municipale de Lyon (n° 348.068) a été aussi recopiée textuellement par Barjavel au verso du premier feuillet de garde du tome 1er de son exemplaire de *La Psycantropie* acheté en 1862 (auj. n° 2872 de la Bibl. de Carpentras). Et il y a ajouté : « Il y a, dans les *Mém. d'hist., de crit. et de littér.* de l'abbé d'Artigny, tome VI, p. 152-164, une appréciation du présent livre de Falconnet-de-la-Bellonie, dont l'auteur desdits *Mém.* n'a pas connu le nom. Voir *infra*.

(2) 3e éd., t. III (1875), col. 1105, sous le titre « Psycantropie (La) ». Barbier comme Quérard (voir *supra* p. 170 n. 3) semble avoir ignoré l'existence de l'*Essai sur l'histoire de la littér. et de l'esprit humain* de F. D. L. B. Quant au P. Carlos Sommervogel, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus*, 1884, 2 vol., il ne mentionne nulle part notre auteur : est-ce ignorance, ou bien oubli volontaire à l'encontre d'un renégat, réconcilié pourtant avec l'Ordre à son lit de mort.

Barbier fait suivre ce texte de l'indication entre parenthèses : « (Note de M. Chaudon) » (1). Ce M. Chaudon qui semble avoir été si bien renseigné n'est autre que Dom Louis-Mayeul Chaudon, correspondant de Barbier quelques années avant sa mort en 1817. Né à Valensoles, dans les Basses-Alpes, en 1737, bénédictin sous l'ancien régime, Dom Chaudon avait publié de nombreuses compilations sous forme de dictionnaires à Avignon, et particulièrement un *Nouveau dictionnaire historique* à partir de 1766, avec la fausse adresse d'Amsterdam. Il édita aussi en 1772, à Avignon, sous un pseudonyme, en collaboration avec l'un de ses frères, oratorien (2), la *Bibliothèque d'un homme de goût*, que l'abbé de La Porte, en 1777, Desessarts, en 1798, puis Barbier, en 1808-1810, remanièrent successivement (3). Les frères Chaudon qui n'avaient qu'une douzaine d'années à la mort de Falconnet de La Bellonie purent cependant recueillir sans doute sur son compte, quelques lustres plus tard, les propos de Jésuites ou d'autres personnes qui l'avaient connu à Avignon.

Ce sont aussi les archives anciennes d'Avignon qui, en nous livrant l'acte de décès du protégé de Mgr d'Inguibert, nous ont permis de remonter à ses origines.

Il faut regretter que le registre de réception de l'Hôpital Sainte-Marthe (série GG des Archives municipales) manque pour cette période, mais le registre des décès pour les années 1738 à 1762 donne, page 136, comme premier décès survenu en 1750, la brève mention suivante : « François Etienne Falconet de la baronie [sic], de Vichi en Bourbonnois, âgé de 28 ans, fils de fu François Etienne, mort le 4 de janvier 1750 ».

---

(1) Un Catalogue du libraire Claudin résumant cette note passa sous les yeux d'A.-G. Barrès, bibliothécaire de l'Inguibertine, qui en eut ainsi connaissance et le mentionna parmi les additions manuscrites d'un exemplaire annoté du *Dictionnaire* de Barjavel (Bibl. de Carpentras ms. n° 2152).

(2) Esprit-Joseph Chaudon, né à Valensoles en 1738, mort en 1800. Voir l'histoire de cette publication dans J.M. Quérard, *Les Supercheries littéraires dévoilées*, 2e éd., t. II (1870), col. 799-800 (note de Barbier), et Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, 3e éd., t. I (1872), p. XLIV (en note).

(3) La Bibliothèque Inguibertine tient de Barjavel, sous le n° 568, un exemplaire (précédé d'une note manuscrite de son propriétaire sur les frères Chaudon et la dette que Barbier contracta envers eux) de la *Bibliothèque d'un homme de goût* avec l'adresse « A Avignon, chez Antoine Aubanel, Libraire, et se vend à Paris, chez J.-P. Costard, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais », qui diffère de l'adresse donnée par Quérard, *loc. cit.*, et Barbier, *loc. cit.*, col. 412, indiquant Joseph Bléry comme l'éditeur avignonnais. L'exemplaire de l'édition de 1772 que possède la Bibl. Nat. (Q. 3540-3541) porte aussi cette dernière adresse. Antoine Aubanel épousa en seconde noces Thérèse-Eugénie-Victoire Chaudon, mère de Laurent Aubanel.

En l'absence d'autres pièces d'archives (celles provenant des anciens Jésuites d'Avignon font défaut pour cette période), nous possédions par conséquent désormais, avec le lieu et la date exacts du décès, le prénom véritable et le lieu de provenance de l'auteur de *La Psycantropie*. Par l'entremise de mon confrère et ami Maurice Caillet, je me mis en correspondance avec M. Dargaud, l'excellent sous-archiviste de l'Allier, qui, à ma demande, voulut bien faire les recherches nécessaires et me fournir de nombreux éléments généalogiques inédits.

\* \* \*

Les registres d'état-civil de Vichy (1) conservent bien effectivement l'acte de baptême de notre auteur, de son vrai nom *François-Etienne Labelonie*, né dans cette ville le 20 septembre 1720 (2). La mention de l'acte de décès était donc doublement erronée. L'ex-jésuite était au début de sa trentième année lorsqu'il mourut. « Falconet de la Baronie » était une indication fantaisiste. Son vrai patronyme était *Labelonie*. Quant à « Falconnet », c'était à peu de chose près le nom de famille de sa mère qu'il avait ajouté à celui de son père, soit pour se différencier d'autres membres de sa famille, soit pour donner à son nom de guerre une allure de noblesse, noblesse reconnue d'ailleurs effectivement, nous allons le voir, à son grand-père maternel.

Son père, François Labelonie, fils d'un procureur et notaire du sénéchal de Turenne (3), était originaire de cette commune de Corrèze (canton de Meyssac, arr. de Brive) et mourut à Vichy le 30 avril 1746, âgé de 65 ans. Il avait épousé le 13 août 1709, à Vichy, Madeleine Fauconnet (ou Magdelaine Faulconnet). Tous deux eurent au moins six enfants (dont deux morts en bas âge) avant la naissance de François-Etienne et encore trois enfants au moins après lui. Les actes de baptême retrouvés par M. Dargaud (ainsi que, pour plusieurs

---

(1) GG 6, f. 398 recto.

(2) « Aujourd'hui, vingt unième septembre mil sept cent vingt, a esté baptisé par moy, vicaire sousigné, un fils légitime de M<sup>e</sup> François Labelonie, marchand de cette ville, et de Dlle Madelaine Fauconnet sa femme, nay le jour précédent, environ neuf heures du soir ; il a esté nommé François Etienne. Le parrain, Estienne Desgoute, la maraine, Jeanne Desgoute, qui ont déclaré ne scavoir signer, enquis. (Signé :) H. Richard. »

(3) Guillaume Labelonye qui avait épousé Suzanne Rauly.

enfants, leurs actes de décès) permettent de suivre la carrière du père dont le nom s'orthographie : tantôt Labelonie, plus souvent Labelonye, ou encore Labeylonie, Labelonie ou Labellony. En 1712, il s'intitule « garde visiteur du droit des Traités à Vichy », ou en 1714 « employé dans les fermes du Roi », puis, à partir de 1719, simple « marchand », en 1727 « marchand regrattier », enfin, sur son acte de décès, « greffier aux Traités ».

Magdelaine Faulconnet, née à Vichy le 12 janvier 1688, avait reçu le prénom de sa mère fille de Pierre Lorut, marchand de Cusset (chef-lieu de canton du départ. de l'Allier, arr. de Lapalisse), et fut la deuxième des six enfants au moins que ses parents mirent au monde à Vichy. Son grand-père paternel, Jean Faulconnet, décédé avant 1691, avait été « maître du Cygne » à Varennes-sur-Allier (chef-lieu de canton distant d'env. 25 km de Vichy) (1). Son père, David Faulconnet, notaire royal héréditaire à Vichy le 1<sup>er</sup> mars 1693 (2), déclara son blason ancien (3) et fut inscrit à l'Armorial général en 1700.

Issu des deux côtés de gens de lois et de finances, François-Etienne Labelonie, dit Falconnet de La Bellonie, appartenait donc à la moyenne bourgeoisie du Bourbonnais et même à la petite noblesse de robe par sa mère (4).

Là se bornent pour le moment les renseignements biographiques directs que j'ai pu obtenir sur le personnage. Les autres détails de sa vie, ses études, son passage chez les Jésuites de la Province de Paris, son départ de l'Ordre, son ar-

---

(1) Il avait épousé Marie Jouand de qui il avait eu au moins trois enfants : une fille, Raymone, qu'il maria à un chirurgien-juré de Vichy, Claude Arnaud, et qui mourut le 8 janvier 1727, âgée d'environ 71 ans ; un fils, François, était procureur d'office de Boucé (Allier, arr. de Lapalisse, canton de Varennes-sur-Allier) lorsqu'il épousa, le 17 juillet 1691, Marie Arnaud fille (du 1<sup>er</sup> mariage ?) de Claude Arnaud (son beau-frère), enfin David Faulconnet, grand-père maternel de notre auteur et décédé à Vichy le 2 sept. 1719.

(2) Arch. de l'Allier, B. 848 ; son successeur fut Jacques Delesvaux (Arch. de l'Allier, B. 852). Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance à M. Dargaud pour la complaisance et la diligence qu'il a bien voulu apporter en mettant ces renseignements à ma disposition.

(3) « D'or, au faucon au naturel, longé de gueules et grilleté d'argent » (Arch. de l'Allier, Registre de Cusset, n<sup>o</sup> 36).

(4) Dont la dernière sœur, Raymone, avait épousé le 23 janvier 1720, à Vichy, Jean-Claude Posque, greffier en chef de la ville et châtellenie de Saint-Germain-des-Fossés, mort trois mois après. Devenue veuve, Magdelaine Faulconnet survécut à son fils François-Etienne. Les Archives de l'hôpital de Vichy (B. 10) conservent le souvenir d'une rente annuelle de 30 livres, au capital de 600 livres, qu'elle avait consentie à cet établissement par contrat du 20 mai 1750 (Voir G. Decoret, *Une page sur Vichy et ses environs*, t. II, p. 174).

rivée dans le Comtat-Venaissin vers le début de l'année 1748 (au mois de mai au plus tard), ses faits et gestes à Carpentras, puis à Avignon, durant les vingt mois au minimum qui le séparaient de sa mort : tout cela nous ne pouvons que le déduire des traditions assez vagues transmises succinctement par Barjavel (complétées par celles, plus sûres mais bien laconiques encore, du bibliothécaire des Jésuites lyonnais, le P. Tolomas (?), et de Dom Louis-Mayeul Chaudon), ainsi que des rares indications d'ordre personnel que va nous fournir l'analyse de ses deux ouvrages. Ces mêmes ouvrages, en revanche, vont nous procurer des détails abondants et précieux sur la valeur intellectuelle, les idées, les goûts et le talent du protégé de Mgr d'Inguibert, et l'un des premiers bénéficiaires de sa Bibliothèque ; et cela nous intéresse, au demeurant, beaucoup plus, en raison de l'originalité de notre auteur et de la date de son œuvre qui, se logeant tout entière dans l'année 1748, peut servir comme de « test » pour juger son époque.

\* \* \*

1748, en effet, est une année cruciale, véritable tournant dans l'évolution du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans quelques années la Guerre de Sept ans, les querelles entre « philosophes », l'audace grandissante des théoriciens marquant le deuxième versant du siècle annonceront l'ère sanglante de la Révolution. Pour l'instant, il n'est pas encore question de tout cela. L'heure est à l'euphorie. Le traité d'Aix-la-Chapelle qui va clore, en octobre, la Guerre de Succession d'Autriche laisse espérer une longue période de paix. Savants et « philosophes » de toutes nations luttent en une compétition pacifique pour faire avancer les « lumières » de la raison et croient pouvoir, avec l'aide de « despotes éclairés », construire bientôt un monde meilleur. L'optimisme proclamé au début du siècle par Leibniz est encore dominant ; le terrible désastre de Lisbonne ne sonnera son glas que sept ans plus tard (1755). La gloire de Voltaire est en pleine ascension. Le projet de l'Encyclopédie se dessine. C'est en 1748 que Montesquieu publie son *Esprit des lois*. Mais Buffon, Diderot, Rousseau n'ont pas encore paru sur la scène littéraire où ils s'apprentent à se manifester. Loin de s'alarmer des progrès des sciences, les hommes d'Eglise encouragent les « lumières » qui ne gênent pas les contro-

verses théologiques, et Mgr d'Inguibert, à Carpentras, dans ce Comtat-Venaissin où l'écho des disputes guerrières et doctrinales parvient atténué, dans ce Comtat refuge des exilés, des hors-la-loi, des Juifs et des contrebandiers, Mgr d'Inguibert apparaît de loin comme un modèle de ces prélats éclairés. La renommée de notre évêque est sans doute ce qui attira le jeune profès parisien de 28 ans, grisé par l'air du siècle et décidé à secouer le joug de la discipline de Loyola.

Comment eut lieu sa rupture d'avec son Ordre ? La seule lecture de ses écrits — qui dénotent certes un grand amour de l'indépendance d'esprit — ne permet pas de le distinguer clairement. Mais cette rupture ne semble pas avoir été absolue, ni sans espoir de retour de part et d'autre. Malgré le réel soulagement que lui procura sans doute sur le coup son départ (jugé sévèrement, nous l'avons vu, par la Compagnie), très vite, Labelonie, soit prudence et nécessité, soit aussi repentir, laissa transparaître dans sa feuille littéraire son souci de ménager la puissante Compagnie de Jésus et l'attachement qu'il gardait à certains de ses anciens confrères — ce qui nous permet de reconstituer avec assez de vraisemblance son *curriculum vitae*.

\* \* \*

Un passage du périodique carpentrassien de F.-E. Labelonie (1) montre qu'il a voyagé et qu'il connaît en dehors du Bourbonnais et de l'Auvergne plusieurs régions de la France : le Berry, l'Anjou et les environs de Paris, où il a observé des coquillages fossiles. Sans doute a-t-il fait ses premières études au collège des Jésuites de Moulins, où il a pu compter Gresset parmi ses maîtres (?). Bourges, La Flèche, qu'il cite nommément, villes dotées comme on sait chacune d'un célèbre collège, ont pu aussi avoir été le cadre de ses premiers progrès dans les humanités, peut-être y est-il venu seulement enseigner comme jeune professeur ?

Mais Paris semble avoir contribué davantage à sa formation et lui avoir laissé le plus de regrets. Dans le 1<sup>er</sup> tome de sa *Psycantropie*, il célèbre « l'esprit enjoué » comme « un don infiniment prétieux que la Nature ne distribue guère hors

---

(1) *Essai...*, t. I, p. 361-362.

de Paris » (1). C'est au collège Louis le Grand qu'il paraît avoir gardé le plus de relations et de souvenirs, soit qu'il y ait terminé ses études, soit que, déjà novice à la Maison professe des Jésuites (?), il en ait fréquenté les familiers. Il cite avec complaisance le fameux P. Etienne Souciet (2) qui, jeune régent, y avait déclamé un discours contre Racine sur le thème : « Racinius neque Poeta [Tragicus] neque Christianus » (3), et « l'aîné de six frères tous distingués par un goût et un talent supérieur pour les sciences : il en reste encore deux, souligne Falconnet, dont l'un est à la tête du *Journal de Trévoux* » (4). Trois des frères Souciet furent bibliothécaires du collège Louis-le-Grand. Ils y avaient succédé au P. Sanadon, éminent latiniste dont Falconnet insère dans son périodique (5) une traduction inédite, du grec en latin, de deux odes d'Anacréon (6). Ailleurs, notre « journaliste » avoue aussi connaître « particulièrement » le R. P. Routh « homme très versé dans toutes les parties de la littérature et bon écrivain » (7), collaborateur des *Mémoires de Trévoux*, et encore le P. Durivet, à propos d'une de ses pièces jouée avec succès par les pensionnaires de Louis-le-Grand le 15 mai 1748 : *L'Ecole des jeunes militaires* (8).

La note de Dom Chaudon utilisée par Barbier donnait, nous l'avons vu, Falconnet surtout comme « camarade du

(1) *Psycantropie*, I, p. 169.

(2) *Essai*, I, 348 et note. Le P. Etienne Souciet (Bourges, 1671-Paris, 1744) n'était mort en réalité que depuis quatre ans et non « depuis six à sept ans », comme l'écrit F.

(3) C'est le sujet que F. D. L. B. a « entendu dire » qu'avait traité cet orateur.

(4) *Essai*, I, 143. Était-ce Jean, qui succéda à ses frères Etienne et Etienne-Auguste comme bibliothécaire du collège L. L. G. ? Le nom d'un des P. Souciet, collaborateur du *Journal de Trévoux* se trouve dans une lettre du carpentier Bimard de La Batie (voir *supra* p. 172 n. 11), du 7 février 1736, éditée par l'abbé d'Artigny et citée par Barjavel dans son édition du *Mémoire historique...*, *loc. cit.*, p. 136, ainsi qu'une réponse du P. Souciet, du 9 mars suivant (Abbé d'Artigny, *Nouveaux Mémoires*, t. v., pp. 398-400).

(5) *Essai*, II, 161-162. F. le place aussi au premier rang des traducteurs, dans sa *Psycantropie*, I, 48 : « Pour un Abbé d'Olivet et un Sanadon, que de Martignac n'avons-nous pas ? »

(6) C'est une note manuscrite en marge de l'exemplaire de la Bibl. de Lyon qui identifie le traducteur qualifié seulement par F. comme « l'un des plus parfaits, soit en français, soit en latin que la France ait jamais eu (sic) ». Tenait-il le texte d'un des PP. Souciet ? Ou avait-il connu lui-même le P. Noël-Etienne Sanadon (Rouen, 1676, Paris, 1733), à la mort duquel il n'avait que 13 ans ?

(7) *Essai*, I, 291. Le P. Bernard Routh, jésuite irlandais (1695-1768) travailla au *Journal de Trévoux* et assista aux derniers moments de Montesquieu, avant d'aller mourir aux Pays-Bas.

(8) *Essai*, I, 340. Le P. Papillon Du Rivet (1716-1782) professa longtemps les humanités à L. L. G. Cf. G. Dupont-Ferrier, *La Vie quotidienne d'un collège parisien...* (1921-1925 en 3 vol.), t. III, p. 56 n° 427 p. 268 n° 347.

P. Berthier » ; celui-ci aurait même pris « sa défense dans le *Journal de Trévoux* » (1) qu'il fut chargé de diriger, on le sait, de 1745 à 1763 (2). Falconnet ne fait pourtant que citer dans sa feuille, sans plus, les titres de deux ouvrages se rapportant à ce jésuite, bientôt adversaire de Voltaire et des encyclopédistes (3). On peut se demander, à la suite de cette énumération, si la Compagnie de Jésus n'avait pas déjà pour ainsi dire embrigadé F.-E. Labelonie, un de ses sujets les plus prometteurs, dans l'équipe parisienne des rédacteurs des *Mémoires de Trévoux*, tant il semble en avoir connu personnellement les principaux animateurs. Peut-être est-ce là tout simplement qu'il a puisé ce goût et cet art du journalisme. Dès la 13<sup>e</sup> livraison (5 sept. 1748) de sa feuille littéraire carpentrasienne bâtie sur le modèle du célèbre journal des Jésuites, avec mêmes divisions en « articles » et même format petit in-12, il annonce qu'il y donnera régulièrement un précis « de tous les bons journaux d'Europe », à commencer par les *Mémoires de Trévoux* du mois d'août précédent (4). A peine s'y permettait-il d'ironiser, à propos d'un frère coadjuteur, Dominique Ceresola, auteur de poésies italiennes, par cet innocent badinage : « La Compagnie de Jésus est un corps si propre à fournir des grands hommes qu'elle en montre jusque dans ses frères coadjuteurs ! » (5)

C'est que Labelonie avait à se défendre de vouloir imiter un exemple récent qu'il condamnait en son for intérieur : celui de son ancien confrère, le célèbre abbé Des Fontaines qui, à 30 ans, avait aussi rompu avec la Compagnie de Jésus, pour se lancer à corps perdu dans le journalisme et la critique littéraire, où il n'avait pas craint de s'en prendre à Voltaire (pourtant son bienfaiteur), à l'Académie, etc., et de faire

---

(1) *Supra*, p. p. 175. La mention du *Journal de Trévoux* de juillet 1753 (*supra* p. 170, où le critique signalant l'édition parisienne de 1753 de la *Nouvelle théorie de l'Homme* (seul titre conservé de *La Psycantropie*) se borne à écrire qu'« on peut s'amuser quelques momens de cette lecture qui n'exige ni travail ni érudition », paraît n'être qu'une « défense » bien tiède de l'auteur. Est-elle du P. Berthier ?

(2) Le P. Guillaume-François Berthier (Issoudun, 1704-1782) reste célèbre par ses querelles avec les « philosophes ». Il fut aussi à maintes reprises *scriptor* à la Bibliothèque du collège L. L. G., Cf. G. Dupont-Ferrier, *op. cit.*, t. III, p. 37 n<sup>o</sup> 250.

(3) *Essai*, I, 333 et II, 104 : la « Lettre au P. B. J. (au P. Berthier Jésuite) touchant un endroit du Traité de M. Vernet sur la vérité de la religion chrétienne » et le t. 16 de son *Histoire de l'Eglise gallicane* paru en 1747.

(4) *Essai*, I, pp. 308 et ss.

(5) *Ibid.*

pleuvoir sur soi libelles et pamphlets (1). Si, dans sa *Psyquantropie*, Falconnet le range (2), à côté d'un La Bruyère, d'un St-Evremond, d'un La Rochefoucauld, d'un Steele (3), dans la « X<sup>e</sup> classe des esprits » (Ecrivains moraux et critiques de profession), il consacre une partie de la 17<sup>e</sup> livraison de sa feuille littéraire (4) à souligner ce qui l'oppose à son prédécesseur mort depuis trois ans. Il reproche à l'abbé Desfontaines d'avoir « gâté en France le goût de la critique... [et] blasé le goût du vulgaire », se faisant lire surtout « par les freluquets de la littérature dont l'imagination faible était entièrement subjuguée par le ton despotique et musulman d'un homme qui leur apprenoit tout et ne doutoit de rien... Que savoit-il ? Les belles-lettres, et rien de plus. Pas un mot de philosophie, ni de mathématique, ni des langues savantes ; très peu d'histoire, encore moins l'homme et la morale... ». C'est au contraire par le sérieux et l'étendue de ses connaissances, comme par l'équité de ses jugements, que Falconnet de La Bellonie pense pouvoir gagner à sa feuille les suffrages des esprits « filosofes et judicieux » (5).

Sans prétendre rivaliser avec Voltaire, cet ancien élève des Jésuites à Louis-le-Grand, pour qui Labelonie ne cache pas son admiration (6), il avait devant lui d'autres exemples

---

(1) Pierre-François Guyot Des Fontaines (Rouen, 1685 - Paris, 1745) quitta la Compagnie en 1715, après avoir enseigné la rhétorique à Bourges, collabora au *Journal des Savants* et créa lui-même plusieurs feuilles : *Le Nouvelliste du Parnasse*, les *Observations sur les écrits modernes*, *Jugements sur les écrits nouveaux*, etc., tout en publiant maints ouvrages, dont *La Voltairomanie* en 1738.

(2) *Psyquantropie*, I, 145.

(3) Richard Steele (Dublin, 1671-1729) directeur du célèbre journal londonien édité par Addison en 1711-1714, *Le Spectateur*. F. D. L. B. le donne (*ibid.*, I, 31) comme un modèle de « l'esprit rapide ».

(4) *Essai*, II, 126-130 (7 novembre 1748). C'est pour répondre à une lettre d'encouragement qu'il a reçue de Montpellier que F. D. L. B. révèle ainsi sa conception particulière du métier de « journaliste » littéraire.

(5) « Tout au contraire, j'ai fait jusqu'ici mon principal de l'attention à rendre justice au mérite, selon la portée de mes lumières ; à combattre les erreurs et le mauvais goût et à ne jamais sortir des bornes de la politesse et de l'urbanité. Si je me permets d'égaier quelquefois mon style par des plaisanteries, c'est que l'art d'amuser et de réjouir son lecteur est nécessaire dans un ouvrage aussi peu volumineux que le mien. Pour ce qui est de l'art d'analyser les choses, je vous avouerais que je le regarde comme le grand talent et l'essence, en quelque sorte, du Journaliste... »

(6) Il le donne comme un modèle de l'« esprit rapide » et de style (*Psyquantropie*, I, 32 et 40) et loue la *Henriade* « un poème épique, peut-être moins original que l'Illiade et l'Enéide, mais plus parfait et plus soutenu » (*Psyc.*, I, 58-60 et 111). Il prise grandement ses vers (*Psyc.*, II, 20) et le place dans la IV<sup>e</sup> classe des esprits avec les « poètes épiques et dramatiques » (*Psyc.*, I, 139). Dans sa feuille, il revient à plusieurs reprises sur la représentation récente de *Sémiramis* (*Essai*, I, 146 et II, 24 et 119), et, sans toujours donner raison à Voltaire, montre qu'il a lu et apprécié son *Temple du goût* (*Essai*, I, 246-252).

de carrières littéraires enviabiles d'écrivains incontestés qui, ayant aussi quitté l'Ordre, n'avaient pas fait pour autant scandale. Si le doux Gresset (1) que venait d'accueillir l'Académie Française, et de qui Falconnet avait pu entendre déjà parler à Moulins (2), ne correspondait pas peut-être à son idéal (3), il pouvait invoquer, pour son apaisement, bien d'autres précédents, ne fût-ce que celui de l'abbé d'Olivet, ancien maître de Voltaire qu'il reçut même à l'Académie, où ses opinions grammaticales passaient pour des oracles (4).

Malgré l'impartialité sereine dont il cherche à faire preuve tout au long de sa *Psycantropie*, Labelonie ne peut s'empêcher de laisser paraître la longue formation d'un disciple de Loyola, jusque dans ses préférences littéraires et philosophiques. Non content de mettre en avant d'authentiques grands hommes de la Compagnie : un Petau, un Sirmond (5), un Bourdaloue (6), il se réfère parfois à des gloires beaucoup plus modestes et moins indiscutables, quand il cite comme des modèles le P. de Neuville (7), le P. André (8), ou surtout le P. Hardouin (9), le P. Berruyer (10) ou le P. Bougeant (11).

---

(1) Dans sa *Psycantropie*, F. le cite parmi les meilleurs exemples d'écrivains à « l'imagination fleurie » (I, 22), et, à propos du caractère « méchant » (II, 86), il ne manque pas de faire allusion à la pièce de Gresset (*Le Méchant*, joué pour la 1re fois le 27 avril 1745), en soulignant que si « nous l'avons vu de nos jours mis sur la scène avec applaudissement, c'est que la plupart des spectateurs s'y sont reconnus et que le nombre des méchants est plus grand qu'il ne devrait être pour l'honneur de l'humanité ».

(2) Falconnet avait 13 ans quand parut *Vert-Vert* (1733) chef-d'œuvre du jeune jésuite amiénois de 24 ans, qui enseigna successivement à Moulins, Tours, Rouen La Flèche et au collège Louis-Le-Grand.

(3) Gresset qui, moins de deux ans plus tard, devait épouser Mlle Galland, n'avait d'ailleurs pas encore prononcé de vœux lorsqu'il quitta la Cie de Jésus. Ce fut le même cas pour l'Abbé d'Olivet. Mais rien ne dit non plus que F. D. L. B. en ait prononcés.

(4) Falconnet le place, nous l'avons vu, parmi les meilleurs traducteurs (*Psyc.*, I, 48). Mais il ne devait pas apprécier en tout les opinions de son vénérable confrère (l'Abbé d'Olivet était né en 1682 et mourut en 1768,) grand défenseur des Anciens et de Boileau dont F. ne pouvait souffrir l'esprit « satirique ».

(5) Rangés tous deux en tête de la VIIIe classe d'esprits (les savants, les profonds critiques), *Psycantropie*, I, 143.

(6) Qu'il donne comme un des rares exemples d'« esprit mâle et nerveux » (avec Démosthène et Pascal) (*Psyc.*, I, 31) et l'un des plus grands orateurs (*ibid.*, I, 56-57).

(7) *Psyc.*, I, 58. Sans doute le cadet des deux frères, tous deux jésuites et appréciés pour leur éloquence : Pierre-Claude (1692-1775) et Anne-Joseph-Claude (1693-1774) Frey de Neuville.

(8) Dont il discute le *Traité sur le Beau* (*Psyc.*, I, 45-47).

(9) A qui F. découvre « une sagacité merveilleuse » (à l'égal d'un Newton, d'un Petau et d'un Réaumur) et qu'il range parmi les « savants et profonds critiques » (*Psyc.*, I, 17 et 143). Or le P. Jean Hardouin (1646-1729) n'acquit la célébrité que par la fantaisie échevelée de ses hypothèses historiques faisant fi de toute objectivité.

(10) Le P. Isaac-Joseph Berruyer (1681-1758) fut sans doute un des maîtres de Labelonie à la Maison professe de Paris. L'esprit tendancieux de son *Histoire du*

S'il s'en prend si souvent à Boileau (1), est-ce seulement en raison de l'« esprit satirique » de celui-ci qu'il juge « le moins estimable » de tous les « esprits » ? Il est vrai que Labelonie prône particulièrement Pascal et le place dans la « première classe des esprits », celle des « génies proprement dits », « universels et créateurs en tout » (2), mais, dans les parallèles qu'il instaure entre Bossuet et Fénelon (3), d'une part, entre Arnaud et Malebranche, de l'autre (4), il marque nettement que sa prédilection et son estime vont à Fénelon et Malebranche (5). Son « esprit de corps » éclate enfin (et s'associe du reste à son idéologie) lorsqu'à propos « de la circulation de la vertu sur la Terre », il proclame : « Il est un Peuple au monde chés qui des Licurgues Chrétiens ont établi une forme de Gouvernement aussi parfaite qu'il est permis, à des hommes éclairés de toutes les lumières du bon sens et de la Religion, de la concevoir... Il n'est pas nécessaire d'avertir que je parle des Paraguiens » (6).

\* \* \*

Le climat américain avait-il suffi à transformer en « Licurgues chrétiens » des religieux qui s'entendaient si bien ailleurs à cajoler les puissants ? Fuyant ses supérieurs parisiens, Labelonie ne devait pas ignorer qu'il retrouverait ses confrères solidement organisés en terre pontificale, l'hospitalier Comtat-

---

*Peuple de Dieu* en 18 vol. (1728-1758), qui valut à celle-ci la mise à l'index, ne lui mérita pas le titre de « grand historien » que lui décerne F. (*Psyc.*, I, 40 et 142).

(11) Le P. Guillaume-Hyacinthe Bougeant (1690-1743) dont F. loue l'« esprit galant » (*Psyc.*, 35), connu surtout par son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes* qui le fit exiler quelque temps à La Flèche, vécut aussi au collège Louis-le-Grand, où F. put le connaître, et il collabora aux *Mémoires de Trévoux*. Il fut *scriptor* à L-L-G. de 1721 à 1742 d'après M. Dupont-Ferrier, *op. cit.*, III, p. 36 n° 235

(1) *Psyc.*, I, 60-61 et 87.

(2) *Psyc.*, I, 30, 32 et 135. F. se sent peut-être en parenté intellectuelle avec lui quand il écrit (*ibid.*, I, 70) : « l'esprit de nos Auvergnats est d'une solidité à toute épreuve : ils peuvent le disputer eux seuls (en France) avec toute l'Europe pour cette qualité ».

(3) De Bossuet, F. avait d'ailleurs écrit (*Psyc.*, I, 57) qu'il était à son avis « le seul orateur parfait qu'on ait encore vu ». Mais sur le plan de la « grandeur », c'est Fénelon qu'il lui préfère (*Psyc.*, III, 88-89).

(4) *Psyc.*, III, 89-91.

(5) « Il est aisé de s'apercevoir, a-t-il d'ailleurs soin de souligner en note (*ibid.*) que l'Esprit de Parti n'influe pour rien dans ces Remarques ».

(6) *Psyc.*, III, 111-112. Quelques années plus tard (1759), Voltaire promènera son *Candide* sur les frontières du Paraguay, mais ce sera pour se moquer de l'œuvre extraordinaire réalisée de 1608 à 1767 par les Missions jésuites chez les Guaranis, et si justement remise en lumière de nos jours par la pièce de théâtre que vient de lui consacrer l'auteur autrichien Hochwalder : *Sur la terre comme au ciel*.

Venaissin (1). Pouvait-il espérer obtenir d'eux beaucoup plus qu'une neutralité bienveillante, dès lors qu'il revendiquait la protection d'un prélat qui avait bien du mal à leur tenir tête dans sa propre ville épiscopale et dans son diocèse (2) ? Le fait de se réclamer de Mgr d'Inguibert — comme en témoignent les flatteuses dédicaces mises en tête des ouvrages de son protégé — risquait d'indisposer contre tous deux les nombreux ennemis qui ne laissaient guère de trêve à l'évêque de Carpentras (3). Celui-ci aurait-il éprouvé au début un malin plaisir à mettre ostensiblement à l'abri de ses principaux adversaires un de leurs transfuges — ôtage de choix —, que la déclaration de « philosophie », sinon de « galanterie » littéraire, faite ouvertement par Falconnet dans ses écrits (et probablement dans ses discours) ne pouvait que rendre difficile sa défense et fournir de nouvelles armes à la malveillance. Le caractère autoritaire et fantasque du prélat, allant de pair avec une indéniable générosité, ne devait-il pas d'ailleurs, malgré les flatteries, se lasser rapidement d'un hôte aussi gênant ?

C'est peut-être à cette attitude qu'il faut rattacher l'anecdote du « sacrifice » demandé à Falconnet par l'évêque, moyennant promesse d'une pension (4). Doit-on supposer que ce

(1) Voir notamment Chossat (Le R. P. Marcel), S. J., *Les Jésuites et leurs œuvres à Aignon 1553-1768*, Avignon, 1896, pp. 455-456.

(2) Voir en dernier lieu son excellente biographie par M. Robert Caillet, *Un prélat bibliophile et philanthrope : Monseigneur d'Inguibert, archevêque-évêque de Carpentras 1683-1757*, suivi d'une *Etude héraldique et généalogique sur la famille d'Inguibert*, par Henri Rolland, Lyon, Audin, 1952 (tiré à 350 ex.). Spécialement sur les rapports de l'évêque avec les Jésuites, voir pp. 16-17 et 53-55.

(3) Toutefois, selon M. Robert Caillet lui-même, dans sa notice sur le Collège de Carpentras, dans *Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles. Répertoire topo-bibliographique* (publié par les Quatre Provinces de l'Ordre), Eng-hien (Belgique), t. I, fasc. 4 (1948), col. 1115, des trêves s'instituaient de temps à autre entre les adversaires. C'est ainsi que « Mgr d'Inguibert, réconcilié avec les Pères, est l'objet en 1750 d'une grande *panegyrica oratio* en deux parties » par le P. Bernard (voir la note 37, pp. 259-261 de l'édition par Barjavel du *Mémoire cité plus haut*, Carpentras, 1859). Du reste les Jésuites ne semblent pas avoir tenu rigueur à sa mémoire, eux qui déléguèrent deux des leurs pour prononcer l'éloge funèbre du prélat : le P. Jean-Joseph Marion en 1757 (Caillet, *op. cit.*, col. 1119 et Barjavel, *éd. cit.*, p. 259) et le P. Magy en 1764 (Barjavel, *éd. cit.*, pp. 261-270). Il n'est donc pas interdit de supposer que Labelonic, peu de temps après son arrivée à Carpentras, ait pu nouer des relations personnelles avec tel ou tel de ses confrères du Collège et entre autres, parmi ceux cités par M. Caillet : le P. François de Montauzan (1697-1751), alors âgé de 52 ans, écrivain, moraliste, actif collaborateur de *Mémoires de Trévois* ; les PP. Louis Flour et Jean-Pierre Gervais, professeurs de rhétorique et d'humanités ; ou son contemporain le P. Simon-Pierre de Lanc dont un discours fut couronné en 1753 par l'Académie de Marseille et qui fut « accordé l'année suivante à Frédéric II pour ses collèges de Silésie » (où il mourut, à Breslau, en 1758).

(4) Cf. *supra*, p. 173

sacrifice ait consisté à renoncer à la profession de maître de danse que Labelonie, selon la tradition rapportée aussi par Barjavel, se serait mis à exercer dès son arrivée pour subvenir à ses besoins? Cette occupation aurait dû pourtant lui paraître doublement peu recommandable, s'il est vrai que le protégé de Mgr d'Inguibert ait été affligé, comme le relate la note de Dom Chaudon utilisée par Barbier (1), d'une « humeur âcre survenue aux jambes », nature de l'infirmité qui l'aurait emporté. Les mauvaises langues ne purent-elles y voir une juste punition du ciel? (2) Et pourtant ses « mœurs étaient honnêtes », suivant le même témoignage recueilli par Dom Chaudon : ce jugement semble confirmé par l'impression qu'on retire en lisant *La Psycantropie*, dont la dernière page arbore l'imprimatur donné par l'inquisiteur général Fr. Sainte-Croix, après avis favorable du vicaire général, S. de Fosseran.

Poussé ou non par son protecteur, Falconnet de La Bellonie avait donc très vite trouvé à exercer une activité moins frivole que de vagues leçons de danse pour employer ses talents. Et c'est son œuvre qui va nous permettre d'éclairer mieux sa physionomie, tout en nous donnant un reflet de la vie littéraire dans le Sud-Est à cette époque.

\* \* \*

Dès la mi-juin 1748 paraissait la première livraison de sa feuille littéraire anonyme, au titre ambitieux : *Essai sur l'histoire de la littérature et de l'esprit humain*, avec l'adresse : « A Carpentras, de l'Imprimerie de Gaspard Quenin et se vend à Avignon chez Alexandre Giroud ». A la fin de la livraison (p. 28), on pouvait lire l'annonce suivante : « Les Auteurs, ou les Libraires qui voudront faire annoncer leurs livres dans cette Feuille pourront les adresser (Port franc) au Sr. Alexandre Giroud imprimeur-libraire à Avignon. On invite aussi les Gens de lettres qui auront quelques pièces soit en prose,

---

(1) Cf. *supra*, p. 175

(2) Dans un court chapitre du t. II de *La Psycantropie* sur « L'ignorance à laquelle on condamne le Sexe » (pp. 150-151), F. D. L. B. se montre d'ailleurs plus partisan d'études sérieuses que de danse pour les jeunes filles quand il écrit : « Je voudrais qu'il y eut dans les Couvents des maîtres de fisque, comme il y en a de musique et de danse. Faute d'avoir appris à occuper son [sic] esprit pendant leur jeunesse, les femmes de condition parvenues à un certain âge ne savent plus que jouer et faire quelque chose de pis ».

soit en vers, dignes d'être présentées au public, de nous les communiquer par la même voie. Cette *Feuille* paraîtra régulièrement tous les huit jours ». Y eut-il contrat devant notaire passé soit avec l'imprimeur de Carpentras, Gaspard Quenin (1), soit avec le libraire d'Avignon, Alexandre Giroud (2), soit avec ces deux éditeurs commerciaux du périodique ? De patientes recherches permettront peut-être de le découvrir.

La feuille rédigée par Labelonie, à l'instar du *Journal de Trévoux*, comportant 24 pages in-12 par numéro, parut désormais régulièrement chaque semaine à partir du 14 juin. Les seize premières livraisons formèrent le tome I, et nous en connaissons au moins vingt-six livraisons jusqu'à la mi-décembre 1748, où s'arrête la partie du tome II de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque Municipale de Lyon (3). Le prix fixé était « 6 francs par semestre qui se paye d'avance », soit « douze livres par an ». A la fin de la 12<sup>e</sup> livraison (29 août), paraît la mention : « cette feuille se trouve dans les grandes villes des provinces méridionales de la France ».

Les cinq premières livraisons présentent une division par « articles » (il y en a douze) comme le *Journal de Trévoux* ;

---

(1) Cf. Mlle M. Pellechet, *Notes sur des imprimeurs du Comtat Venaissin et de la Principauté d'Orange et Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la Bibliothèque de Carpentras*, Paris, A. Picard, 1887 (tiré à 100 ex.), pp. 104-106, notice consacrée à Gaspard Quenin qui avait épousé une belle-sœur d'Alexandre Giroud. Il était imprimeur de la Ville, de l'Evêque et du Clergé. *L'Essai* de F. D. L. B. est cité parmi les ouvrages sortis de ses presses.

(2) Cf. Mlle M. Pellechet, *op. cit.*, pp. 54-57. Alexandre, fils d'un libraire de Grenoble, avait suivi à Avignon son demi-frère Charles Giroud (mort en 1746) et joint sa librairie à la sienne. « Peut-être l'imprimeur d'Avignon le plus riche et le plus influent », il avait obtenu du légat un bail à ferme lui octroyant « le privilège exclusif de vendre, débiter et imprimer la *Gazette de Hollande*, le *Courrier* [d'Avignon], la *Gazette de France*, les calendriers, almanachs » et tous autres « ouvrages publics ». Sa librairie passera plus tard à la famille Aubanel (sur laquelle M. Pierre Collotte prépare sa thèse). Les fiches relevées par le Chanoine Requin et d'autres érudits avignonnais sur les différents imprimeurs de la cité des Papes, et conservées aux archives départementales de Vaucluse, ne donnent rien sur les rapports d'A. Giroud et de F. D. L. B.

(3) Voir *supra* p. 175 n. 1. Cet exemplaire qui a, sur celui conservé à la Bibl. de Carp., l'avantage d'offrir un tome I complet de ses 388 pages (à l'exception de la dédicace en vers « A Miledy Woltey Montaigu »), contient aussi, sous la même reliure, le t. II jusqu'à la page 240 (fin de la 26<sup>e</sup> livraison). Cette page ne comporte du reste ni la mention « fin du tome II », ni errata, ce qui laisserait croire que d'autres livraisons non recueillies par l'exemplaire de Lyon ont pu paraître encore par la suite. Il serait intéressant de mener une enquête pour savoir s'il n'en existe pas de recueil plus complet dans d'autres bibliothèques publiques ou privées, spécialement dans la région. A en croire la notice (du P. Tolomas ?) placée en tête de l'exemplaire de Lyon, il nous resterait à retrouver les neuf derniers mois (mi-déc. 1748 à août 1749) sur la « quinzaine de mois » qu'aurait duré en tout la publication de cette feuille (?).

mais, à partir de la sixième (19 juillet), chaque livraison prend la forme d'une « Lettre » fictive adressée à une « dame » qui aurait demandé à l'auteur de « fines anecdotes sur la littérature courante », ce qui permettra à celui-ci d'introduire dans ses feuilles plus de « feu » et d'« enjouement » et de « mettre sous les yeux [de sa belle correspondante] la carte détaillée et comme la topographie présente de la République des lettres » : ainsi n'aura-t-elle plus à « regretter quant à ce point le séjour de la Capitale » (1).

Ce tour galant n'était pas, de la part de notre ex-jésuite, simple concession au goût de l'époque ou désir calculé de rallier le public féminin, mais répondait aussi à ses conceptions propres sur les capacités du beau sexe. C'est pourquoi il n'avait pas hésité, dès le début de son *Essai sur l'histoire de la littérature*, à le dédier à une femme supérieure de qui le séjour récent à Avignon (du 6 mai 1742 au mois d'août 1746) avait laissé des traces profondes : Lady Mary Wortley Montagu (2), la célèbre épistolière et femme de lettres anglaise. Cette dédicace en vers, de six pages, qui manque à l'exemplaire de la Bibliothèque de Lyon, a été conservée heureusement dans celui de Barjavel passé à la Bibliothèque de Carpentras. Il faudrait pouvoir la citer entièrement, tant en raison des détails d'histoire locale qu'elle contient, que parce qu'elle reflète fidèlement l'état d'esprit de son auteur (3). Après avoir chanté les « bords fortunés de l'Auson » (84) et la « tête vénérable » du Mont Ventoux, Falconnet s'adresse à la Milady,

---

(1) *Essai*, I, 125-127. S'agirait-il de la « Dame d'un grand sens et de beaucoup de pénétration qui demeure dans cette ville » [de Carpentras], dont il avait déjà présenté une remarque dans sa 3e livraison (*Essai*, I, 74) ? Il ne peut s'agir de « Madame de Renoard [d'Andrée-de-Rainoard, née Brun de la Martinière] » que vante Expilly dans le t. II, p. 104 de son *Dictionnaire* (1764). Elle était née « vers 1730 » d'après Barjavel (*Dictionnaire* I, 295).

(2) Cf. Robert Pugh, *Une anglaise en Comtat-Venaissin (Lady Mary Wortley Montagu)*, dans *Nouvelle revue du Midi (Bas-Languedoc et Provence)*, Nîmes, 3e année, n° 6, nov. 1926, pp. 371-384, et 4e année, n° 1, janvier-février 1927, pp. 38-44.

(3) M. Robert Caillet, à la sagacité de qui elle avait échappé jusqu'ici, se propose de l'incorporer à la prochaine réédition de son *Carpentras loué et bafoué* (1re éd. parue à Lyon, Audin, 1951, tirée à 320 ex.). Cette dédicace occupe les pp. 1 à 6 (chiffrees ainsi) de l'ex. de Carpentras, entre la page de titre et l'*Avertissement* de 2 ff. non chiffrés. La 1ère page de la 1ère livraison porte (comme dans l'ex. de Lyon) le chiffre 7.

(4) « Rivière de Carpentras qui tire son nom de celui d'*Ausonie* », dit-il en note. Mais en réalité, c'est Falconnet qui de ce mince torrent passant à Carpentras tire le nom de « nouvelle Ausonie » dont il baptise notre contrée par un rapprochement tout littéraire avec l'ancienne Ausonie, « nom d'une partie de l'ancienne Italie appliqué par les poètes à l'Italie tout entière ». Ce nom d'*Ausonie*, il l'appliquera aussi à l'Italie de la Renaissance (*Psyc.*, I, 106) où « les beaux-arts devaient trouver un second berceau ».

« De cette Ville renommée  
« Où règnent l'esprit, la douceur,  
« Les Arts, le commerce, l'étude,  
« Et dont le nom quoiqu'un peu rude  
« Aux Muses ne fit jamais peur ».

En note, il se croit obligé de préciser : « Carpentras, ville très ancienne, que des savants croient être le *Forum Neronis* : elle est appelée dans les Auteurs latins *Carpentoracte*. Elle a fourni plusieurs grands hommes, comme on le verra bientôt dans *l'Histoire du Comtat* de M. Forneri (1), qui est lui même de Carpentras » ; et, à propos du règne de l'étude : « surtout depuis que Monseigneur D[om] M[alachie] D'Inguibert, Arch[evêque] Eveque de cette ville, animé du zèle le plus louable pour sa Patrie, y a fondé une Bibliothèque publique ». (Rappelons que cette fondation ne remontait pas à trois ans). (2).

Labelonie évoque ensuite Pétrarque, ancien élève du « collège de Carpentras qui a été célèbre dans tous les tems » signale-t-il, sans souci de l'anachronisme, dans une note qui ne pouvait pas déplaire à ses ex-confrères régents de ce collège :

« Je cherche à découvrir les traces  
« Du tendre favori des Graces  
« Et du peintre de la Beauté ;  
« Quand, déjà vainqueur de la Parque,  
« Le doux, l'ingénieux Pétrarque  
« Y cultivoit ses dons naissans,  
« Et couché sur les lits de Flore,  
« Formoit sa Muse jeune encore  
« A chanter de la belle Laure  
« L'esprit et les charmes puissants ».

---

(1) Cette *Histoire du Comtat-Venaissin* de Joseph Fornéry n'a pu être imprimée, on le sait, qu'en 1909 ! Voir *Un historien du Comté-Venaissin et d'Avignon* : Joseph Fornéry 1675-1756, Carpentras, J. Seguin, 1896, 24 p., et, auparavant, l'Abbé d'Expilly, *Dictionnaire géographique*, t. II (1764), p. 104, et Barjavel, *Dictionnaire précité*, I, 498-501. Ce passage montre que F. D. L. B. fréquentait les réunions que tenait chez lui volontiers Fornéry (qui avait fait passer autrefois, sous des pseudonymes, des notes dans les *Mémoires de Trévoux*).

(2) C'est le 27 janvier 1746 que Benoît XIV scella la bulle confirmant officiellement cette fondation perpétuelle d'une Bibliothèque et d'un Musée publics par Mgr d'Inguibert qui avait réalisé, le 23 janvier de l'année précédente, l'achat inespéré de l'admirable collection de livres rassemblée par la dynastie de magistrats aixois les Thomassin de Mazaugues (Cf. R. Caillet, *Un prélat bibliophile...*, pp. 93-95).

Ne pouvant sérieusement comparer à ceux de Laure les charmes de la « Milady » presque sexagénaire, notre poète a tout loisir pour se lancer sans risque dans une déclaration platonique, où alternent le tu et le vous, et qui ne saurait beaucoup le compromettre, non plus que sa respectable Egérie, envolée deux ans trop tôt d'Avignon pour qu'il ait pu juger de ses mérites autrement que par ouï-dire ! Saluant en elle « l'honneur d'Albion », il énumère « tous les talents divers » dont les neuf Muses l'ont gratifiée, un peu honteux de n'avoir à lui dédier que ses modestes essais de critique :

« Ah ! dans la moderne Ausonie  
« Devois-je, aigrissant mes esprits,  
« Verser sur la Littérature  
« Le fiel amer de la censure :  
« Au lieu de célébrer Louis,  
« Et de montrer aux yeux ravis  
« L'Aurore de la Paix future ? »

Passage que n'aurait peut-être que très médiocrement goûté Lady Mary, patriote convaincue, et qui supportait « difficilement, écrivait-elle d'Avignon le 25 juillet 1745, l'air triomphant dont les Français sont redevables à leurs succès récents » (1), -cette luthérienne ayant quitté Avignon dans la crainte de sévices possibles de la part des rebelles écossais et irlandais qui y étaient alors aussi réfugiés.

« Si du moins cette heureuse terre,  
« Parmi les mortels qu'elle enserre,  
« Encore pouvoit te compter ! »

Falconnet aurait pu aller la consulter en son ermitage du Rocher des Doms,

« Dont ta Muse loin du tumulte  
« Sut faire un Parnasse nouveau ».

Et notre poète de rappeler « ce galant hermitage », « cet Observatoire du sage », où il précise dans une note que : « Miledy s'étoit ménagé un cabinet sur cette hauteur, dans une

---

(1) Robert Pugh, *loc. cit.*, janvier-février 1927, p. 40.

petite tour qui s'y voit encore ». Détail confirmé par la correspondance de l'illustre anglaise qui relate comment le consul d'Avignon avait proposé à la municipalité de laisser à son usage une vieille tour ronde, reste de la forteresse, détruite « il y a de cela 80 ans environ » par l'explosion de la poudrière, et transformée depuis en moulin public. Sur son emplacement il y aurait eu autrefois « un temple de Diane et un autre d'Hercule Gaulois ». Lady Montagu avait ensuite « couronné le haut, d'une coupole, et transformé la construction en modeste rotonde » pour la somme de 26 livres sterling. Dans ce belvédère, d'où son regard embrassait une vue magnifique, elle avait fait transporter sa bibliothèque pour venir y passer de studieuses soirées. M. de Font-Réaulx a bien voulu rechercher pour moi le texte inédit de la délibération du conseil de Ville d'Avignon, du 18 octobre 1743, accordant en effet à Lady Mary la jouissance de cette tour du Rocher des Doms (1), « pour tout le temps qu'elle restera dans cette ville ». Dans son poème, Labelonie exalte la beauté du panorama que, de ce haut lieu, l'œil découvrait, et s'accordant avec le « philosophique regard » de son héroïne (les Chartreux et les Bénédictins de Villeneuve, le confluent du Rhône et de la Durance), et reedit les vertus et le « génie » de la voyageuse éprise de sagesse et de beauté :

« Du faux tes écrits dégagés  
« Par tout réveillent l'indolence,  
« Livrent la guerre aux préjugés,  
« Devant toi chassent l'ignorance,

---

(14) Arch. municipales d'Avignon, Reg. des délibérations de 1743, f. 446 vo : « A été exposé par Mons. le premier consul que Miledy Montaigu luy a fait connaître qu'elle seroit bien aise d'avoir à sa disposition une des tours que la Ville a sur la Roche pour pouvoir jouir de la beauté de la vue et se reposer quand elle y va, et que le Conseil lui ferait plaisir s'il luy en accorderoit la jouissance sa vie durant, ce qu'entendu par le Conseil, iceluy a unanimement agréé la demande de la dite dame, et luy a accordé la jouissance d'une des dites tours, pour tout le temps qu'elle restera dans cette ville, sans préjudice de la propriété de la Ville sur icelle ».

Ne faut-il pas voir aussi une allusion directe à Lady Montagu dans le passage de *La Psychantropie* (II, 151-152) où F. D. L. B. invoque « l'exemple d'une illustre dame, héroïne en philosophie, [qui] a beaucoup contribué de nos jours à dissiper totalement le préjugé de l'incapacité des femmes : qu'elle [sic] multitude d'esprits fins et délicats parmi les personnes de son sexe ne va-t-elle pas engager, dans la suite, dans la brillante carrière des beaux arts et des vrais plaisirs ». Mais ne s'agirait-il pas là plutôt de Mme Du Châtelet, l'Emilie de Voltaire ?

« Les erreurs et le faux savoir ;  
« Et près de la mer Adrienne  
« Quelque cité vénitienne  
« Se croit heureuse de t'avoir ».

Que purent penser l'austère Mgr d'Inguibert — et surtout ses impitoyables adversaires, s'ils le lurent —, de ce dithyrambe de son protégé, en l'honneur d'une femme philosophe, d'une étrangère et d'une luthérienne par surcroît, — en dépit de la mode, qui faisait alors fureur, de l'anglomanie ? (89).

Claude Sibertin-Blanc.

(A suivre).

---

(14) Cette luthérienne n'avait eu d'ailleurs que de bons rapports avec l'archevêque d'Avignon, à qui elle soumit un jour le texte d'une inscription qu'elle avait composée, en 16 vers latins, pour sa propre épitaphe !